

Edited by Bernard FOUNOU-TCHUIGOUA,
Sams Dine SY and Amady A. DIENG

PENSÉE SOCIALE CRITIQUE

POUR LE XXI^e SIÈCLE

CRITICAL SOCIAL THOUGHT

FOR THE XXIst CENTURY

Mélanges en l'honneur de / Essais in honour of

Samir AMIN

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Présentation

LE présent ouvrage réunit un ensemble de textes dédiés à l'œuvre de Samir Amin afin de rendre compte de son influence dans le monde. L'initiative a été prise par les membres du Forum du Tiers monde qu'il dirige depuis 1980 avec Bernard Founou, à l'occasion du Grand Atelier de travail sur la régionalisation, les mouvements sociaux et les partis politiques pour des alternatives à la crise africaine, qui s'est déroulé à Dakar (Sénégal) en avril 2001, et qui a regroupé près de quatre-vingt intellectuels, analystes et leaders de mouvements sociaux.

Au départ, il avait été décidé de profiter du soixante-dixième anniversaire de Samir Amin pour l'honorer avec un volume de *Mélanges* qui rende compte de sa contribution à l'élaboration d'une alternative aux paradigmes dominants dans les sciences sociales, notamment en économie. Il a fallu près d'un an pour réunir les contributions qui proviennent de ses pairs et de chercheurs qui ont contribué à la production et à la diffusion des idées et thèmes majeurs qu'il a développés. Elles traduisent la reconnaissance de la communauté scientifique africaine, américaine, asiatique, européenne et arabe, et l'influence profonde que l'œuvre de Samir Amin exerce sur les sciences sociales à l'échelle mondiale depuis près d'un demi-siècle.

Certains concepts qu'il a développés ou créés, sont d'usage courant en sciences sociales aujourd'hui, dans les médias et même le langage courant: eurocentrisme et repli culturel, mode de production tributaire, développement inégal, mondialisation de la valeur et polarisation, capitalisme réellement existant, soviétisme, bourgeoisie et Etat compradores, déconnexion et développement autocentré, vocation afro-asiatique du marxisme... Cet auteur prolifique aime animer des réseaux de réflexion critique et participer à la diffusion de sa pensée aussi bien par des rencontres avec des savants des sciences de la nature que par des participations à des manifestations organisées par des mouvements progressistes dans le monde entier (cf. bibliographie en fin de volume).

Les *Mélanges* respectent les différentes perspectives, historique, locale, globale ; ils mélangent les styles, les sensibilités, les origines et les langues ; ils restituent la diversité et la complexité de l'œuvre de Samir Amin ; ils sont une étape — ou un point de départ — pour de nouvelles recherches, orientations et actions. L'économie politique reste la discipline dominante, mais la sociologie, la science politique, l'histoire et la lit-

térature ne sont pas en reste. Une série de textes rend particulièrement hommage à Samir Amin, sa personne et son œuvre. Une deuxième série tourne autour de concepts à l'élaboration desquels il a contribué. Certains sont orientés vers l'examen du passé et du présent, d'autres vers le futur. L'actualité n'est pas ignorée, car plusieurs auteurs s'efforcent d'intégrer dans leurs textes l'examen d'événements, de crises ou d'initiatives en cours. Bien entendu, son œuvre est diversement appréciée, de même que son engagement public. Mais il y a sans doute une unanimité sur quelques points. Nous avons renoncé à faire des parties nettement séparées car la plupart des textes adoptent l'approche multidimensionnelle et combinent théorie, interprétation, analyse et alternative. Nous avons tenté de contourner la difficulté en donnant dans cette présentation les thèmes principaux des communications.

Samir Amin a toujours appliqué un matérialisme ouvert comme approche et le socialisme comme perspective pour l'humanité. Le travail des intellectuels doit, selon lui, être une interaction avec les mouvements sociaux qui ont pour objectif d'amorcer des transitions vers un système mondial de sociétés post-capitalistes meilleures pour les peuples que le capitalisme social-démocrate ou le soviétisme.

Le thème du matérialisme historique est dominant dans deux textes. Tandis que le premier introduit à la théorie de la démocratie de transition socialiste à partir de l'échec du soviétisme, du développementalisme et des impasses de la social-démocratie (P. Casanova), le second nous invite à un dialogue entre Samir et Amílcar Cabral en guise de contribution à une archéologie du marxisme mondialisé (B. Founou). Bien entendu, ce thème est traité dans les textes à caractère général comme ceux de F. Bictache ou de G. Massiah ou dans la biographie intellectuelle (A.A. Dieng).

Pour Gustave Massiah, Samir Amin se définit comme un marxiste du Sud. Est-ce important ? Un point de vue du Sud, ce n'est pas seulement un changement de perspective, c'est un autre point de vue du monde ; c'est partir du coin aveugle pour éclairer et rendre visible l'ensemble. Le tiers monde est alors un analyseur qui permet de prendre en compte et de comprendre l'ensemble du monde. Le rapport entre le marxisme et le Tiers monde se révèle particulièrement fécond. Il confirme le caractère universel du marxisme, dans ses catégories d'analyse, en tant que méthode d'approche fondamentale pour la compréhension des sociétés et leur transformation.

La critique de l'eurocentrisme et de l'ethnocentrisme est une constante de la pensée de Samir Amin. Elle est intégrée avec force dans les analyses de T. Dos Santos, A. Quijano, Yash Tandon. Et Catherine Coquery-Vidrovitch invite ses collègues historiens africanistes français de gauche à abandonner l'eurocentrisme dans leur discipline et surtout à écrire une histoire rigoureuse de la colonisation française. Ils devraient savoir, dit-elle, que pour avoir procédé à une critique féroce de l'économicisme et de la pensée néo-classique, Samir Amin, grâce à son sens aigu de l'histoire, est le seul éco-

nomiste de la langue française (à l'exception de Philippe Hugon) dont les analyses rendent compte des facteurs clés des déboires africains.

Dans sa démarche intellectuelle, il prend le système mondial dans l'histoire comme l'unité d'analyse fondamentale et transgresse sans cesse les frontières des domaines des disciplines universitaires. Son approche est plus dimensionnelle que multidisciplinaire. Elle a inspiré M. Ben Hammouda qui, comme Sams Dine Sy, a appris de lui que l'économiste doit s'ouvrir aux autres champs du savoir, telles que la philosophie, l'analyse politique et culturelle.

L'analyse de la nouvelle phase du capitalisme réellement existant en tant que système impérialiste a été retenue comme thème de communication par A. El Kenz, F.P. Nzé-Nguéma, Y. Tandon, A. Quijano, J.K. Sundaram, A. Bagchi, A. Fadahunsi. Y. Tandon reproche aux analystes de gauche de ne pas accorder aux luttes entre les civilisations l'importance qu'elles méritent. Il semble partager les thèses de S. Huntington. Quant à A. Quijano, il met le concept de rapport travail/capital au centre de son analyse. La globalisation du rapport capital/travail est réelle ; elle est apparue avec la colonisation de l'Amérique en même temps que le critère de races pour caractériser les groupes humains. Elle s'est étendue au reste du monde. Il invite à inscrire les travaux sur la soumission formelle et informelle du travail au capital dans une perspective mondiale qui fait abstraction des frontières entre Etats. On découvre alors que, même dans les centres, la forme de salariat classique domine mais ne tend pas à devenir exclusive. On découvre également qu'à l'échelle globale, le salariat classique a toujours représenté une petite minorité dans la force de travail, bien qu'il soit l'axe autour duquel s'articulent d'autres rapports dès le début du capitalisme. De cette analyse de Quijano, découle une question théorique : quel impact une libre circulation du travail aurait-elle sur le rapport capital/travail à l'échelle mondiale ? Replacée dans ce contexte, l'analyse des positions du Tiers monde et des grandes puissances à la Conférence mondiale contre le racisme, tenue à Durban en septembre 2001, reçoit un éclairage supplémentaire (K. Mushakoji). De même on pourrait lire les statistiques que fournit A. Bedoui sur le travail salarié en Tunisie depuis quarante ans dans ce cadre d'analyse.

L'analyse de l'hégémonie américaine dans le capitalisme réellement existant occupe une place essentielle chez Samir Amin depuis quelques années. Le contrôle des Etats-Unis sur les grandes institutions économiques multilatérales leur permet de déstabiliser à la carte les économies des pays du Tiers monde (A. Santos). Le cas échéant, en recourant à la violence exercée par les services et les armées américains (Fawzy Mansour). I. Wallerstein exprime son scepticisme sur l'efficacité des initiatives du gouvernement américain sur l'antiterrorisme après les attaques du 11 septembre 2001. Avec la doctrine anti-terroriste, l'importance de l'Afrique augmente dans la nou-

velle géostratégie, tandis que les décideurs africains continuent encore de s'inscrire dans des visions et des stratégies héritées du passé (Sams Dine Sy).

Parlant du concept de démocratie procédurale, Amiya Bagchi montre que les démocraties réellement existantes aux Etats-Unis et en Inde ne se rapprochent pas des modèles définis par leur constitution. Aux Etats-Unis, la discrimination raciale est un obstacle à l'égalité des citoyens devant les procédures. En Inde, le système des castes et des fondamentalismes religieux s'y oppose. Lutter contre ces fléaux, c'est lutter pour une démocratie effective.

Aves les crises du soviétisme, du maoïsme, du développementalisme, la capitulation des partis sociaux démocrates européens, et l'émergence de nouvelles formes de dépendance encore plus brutales, la déconnexion, le développement et le socialisme sont à repenser (P. Casanova). Comme l'a toujours soutenu Samir Amin, et selon toute évidence, la transition du capitalisme au socialisme sera longue et aura un caractère mondial. La question de savoir si elle sera amorcée nécessairement à partir des périphéries resurgit avec force. Mais on sait que cette amorce n'est possible que si se forme une forte convergence des luttes des mouvements anti-systémiques, capables de s'opposer à l'inégalité croissante des rapports Nord-Sud, d'exiger la soumission des rapports marchands au contrôle démocratique et d'accorder une grande importance à l'épanouissement de chaque personne dans la collectivité (F. Houtart). Sinon la voie est ouverte aux fausses solutions et les programmes d'ajustement structurel continueront de produire la pauvreté au lieu de la réduire et encore moins de l'éradiquer (A. Sall). Les échecs des tentatives de la déconnexion à partir de la périphérie, du roi Christophe à Sankara, s'expliquent principalement par l'épuisante course que ces peuples doivent mener pour accéder à des biens qu'ils ne peuvent atteindre, le monde étant unifié artificiellement et déchiré quant à l'accès à ces biens vantés et convoités (Y. Benot). C'est donc désormais à l'échelle de la planète que se pose la question de la transition. En Afrique du Sud, les besoins et aspirations des couches populaires qui ont remporté une victoire éclatante sur le régime de l'apartheid, peuvent-ils être satisfaits sans une redistribution immédiate et massive des richesses et le plein emploi ? Le débat sur la renaissance africaine, engagé dans ce pays, souffre d'une problématique mal définie (E. Maloka). Et pourtant, sans cette redistribution, la re-compradorisation des classes dirigeantes se produira, comme la décrit G. Nzongolo-Njatala, pour le reste de l'Afrique. Il conclut que la lutte pour une seconde indépendance, telle que l'exigent les peuples, s'impose. Dans cette perspective, P. Guissou invite les élites intellectuelles modernes à reconquérir l'initiative du combat pour un autre développement.

Dans les années 1960, Samir Amin avait mené des enquêtes et des analyses à l'échelle nationale, régionale et sectorielle sur l'Afrique subsaharienne, sur le Maghreb et

l'Égypte qui font encore autorité aujourd'hui. Dès 1968, il prédisait la fin du miracle ivoirien alors que le PIB battait des records de croissance (P. Anyang' Nyong'o). L'évolution de l'Afrique du Sud post-apartheid semble suivre le scénario pessimiste qu'il avait prévu avant la fin du régime raciste (Hein Marais). Ali El Kenz estime que, pour analyser correctement les ambiguïtés des relations euro-arabes, il faut les situer dans les cadres d'analyse de Samir, observateur engagé et critique opiniâtre des illusions charriées par un capitalisme souvent tragique. Les contributions d'Ait Amara et A. Bedoui s'inspirent de cette démarche. Elles analysent l'impact désastreux des programmes d'ajustement structurel. Mais, alors que le second estime que la transition libérale bloque l'accumulation en Tunisie, le premier pense que la construction d'une économie nationale, solide à l'intérieur et résistante aux chocs extérieurs, est toujours possible en Algérie.

Dès son premier livre, Samir Amin s'est intéressé à la question agro-alimentaire et paysanne. L'incapacité du capitalisme à résoudre la contradiction entre le productivisme agricole et la pauvreté de masse de la paysannerie, qui constitue plus de la moitié de l'humanité, prend des aspects tragiques. Dans son plaidoyer pour la mise en pratique du droit à l'alimentation contenu dans la Déclaration des droits de l'homme de l'ONU, Jean Ziegler rappelle quelques chiffres. Mais Michel Chossudowski montre, sur le cas éthiopien précisément, comment les logiques du capital mondialisé produisent la faim. S. Prasartset décrit avec rigueur son expérience d'analyste engagé auprès du mouvement paysan en Thaïlande. Il rejoint ainsi un des grands axes des orientations actuelles de Samir et par-delà de l'ensemble des membres du Forum du Tiers Monde et du Forum des Alternatives qui entendent imprimer leur marque sur le choix des priorités du Forum social mondial de Porto Alegre. J.K. Sundaram propose de réintroduire dans le traitement de la question agricole et paysanne le concept de population. Il y a surpopulation lorsque les familles paysannes ne peuvent plus entretenir des personnes supplémentaires et que l'émigration s'impose comme une issue unique. Deux facteurs déterminent le seuil de surpopulation, le régime de propriété et le niveau des besoins/aspirations inhérents à la mondialisation de l'économie.

Samir Amin considère l'écriture et sa diffusion comme une activité qui relève du service public. Il ne se formalise pas sur le copyright. Il a été traduit dans plusieurs langues. C'est qu'il est capable d'écrire pour une revue économique ou philosophique réservée aux spécialistes de renom ou pour un public de gauche très large. Il se déplace facilement pour des séminaires, des conférences, des rencontres avec les jeunes. Il est très présent dans les pays maghrébins où ses ouvrages les plus répandus sont *La nation arabe*, *La classe et la nation* et *Le Maghreb contemporain* réédité trois fois au cours des années 1970. Selon une enquête statistique tunisienne, il est la première référence des étudiants parmi les treize autres hommes de pensée et de culture renommés dans le monde arabe et ailleurs ; il a même été cité avant Marx, Ibn

Khaldoun, Max Weber ! Au Mashreq (Orient), l'impact a été plus ou moins fort. Jusqu'au début des années 1970, le régime nassérien l'avait éloigné de son pays et la gauche marxiste égyptienne l'avait boudé. Mais depuis cette date, il exerce une forte influence dans le milieu académique et universitaire : il a écrit, entre 1957 et 2000, 25 ouvrages en arabe — dont 17 traduits du français ou de l'anglais et 8 directement écrits en arabe (Helmi Shaarawi).

Plusieurs contributions racontent en termes émouvants l'impact profond de leur rencontre avec Samir Amin et son œuvre (Aminata Traoré, P. Guissou, H. Marais, P. Anyang, S.D. Sy, Chérif Sy). K. Mbaya apprécie sa démarche pédagogique qui encourage la libre critique, mais regrette qu'il soit moins présent en Afrique subsaharienne que lorsqu'il était directeur de l'IDEP et Houedete voudrait que son œuvre y soit plus largement diffusée. Il exerce parfois une véritable fascination sur des jeunes esprits (J. Oporia-Ekwaro) et a été à l'origine d'une quête incessante de ré-enchantement des études sur le développement (H. Ben Hammouda).

Si les économistes sont nombreux à témoigner de leur dette intellectuelle à l'égard de Samir Amin, son influence déborde largement leur cercle. Pour Lilyan Fongang Kesteloot, son cadre d'analyse permet aux professeurs de littérature africaine de mieux comprendre les difficultés de fonder des littératures qui soient le reflet des dynamiques culturelles nationales ou sous-régionales.

Les travaux de Samir Amin constituent une contribution majeure pour toute réflexion portant sur l'alternative au système en place. Elle est précieuse par les voix directrices qu'elle met en œuvre concrètement : l'engagement social, l'effort conceptuel poussé, orienté vers la saisie des situations concrètes, l'accent mis sur le rôle de la pratique, la vision pluridimensionnelle de la réalité sociale et l'analyse menée sur le plan mondial (F. Bictache).

En lui souhaitant un bon anniversaire, nous formulons le vœu qu'il nous donne sur la situation mondiale et les perspectives post-libérales et post-capitalistes, une synthèse comparable à celle du *Développement inégal*.

Bernard FOUNOU-TCHUIGOUA
Sams Dine SY
Amady Aly DIENG
(24 juin 2002)

* Les contributions sont dans les langues d'origine.

Presentation

THIS paper presents a set of texts dedicated to the work of Samir Amin in an effort to give an account of his influence in the world. Members of the Third World Forum, which he has been heading since 1980 with Bernard Founou, took this initiative at the Workshop on Regionalisation, Social Movements and Political Parties for Alternatives to the African Crisis, held in Dakar in April 2001, which rallied about 80 intellectuals, analysts and leaders of social movements.

Initially, the said members decided to avail themselves of the 70th anniversary of the birth of Samir Amin to honour him with a volume of *Essais*, which gives an account of Samir Amin's contribution to the preparation of an alternative to the dominant paradigms in the social sciences, particularly in economics. It took almost one year to take stock of the contributions from his peers and researchers who assisted in producing and disseminating the major ideas and themes developed by Samir Amin. These contributions express the recognition by the science community of Africa, America, Asia, Europe and the Arab world, of the far-reaching influence that Samir Amin's work has had on social sciences worldwide for about half a century.

Certain concepts he developed or created are used in contemporary social sciences, in the media and even in current registers. Typical examples are eurocentrism, tributary mode of production, unequal development, value globalisation and polarisation, really-existing capitalism, sovietism, compradore bourgeoisie and State, disconnection and auto-centred development, Afro-Asian vocation of Marxism, etc. This prolific writer is fond of hosting networks for critical reflection and participating in the dissemination of his ideas through meetings with natural science scholars as well as events organised by progressive movements across the world. The extracts from his bibliography, which are listed at the end of this volume, are a testament to the richness and density of Samir Amin's work.

Essais respect the different historical, local and global perspectives; they merge styles, sensibilities, origins and languages; they render the diversity and complexity of Samir Amin's work; they constitute a stage – or a starting point – for new research orientations and actions. Political economy remains the dominant discipline, but sociology, political science, history and literature also feature prominently in the compendium. A series of texts pay special tribute to Samir Amin, his personality and

work. A second series revolves around concepts, which he helped to develop. Some of the concepts review the past and the present while others focus on the future. Current affairs are not ignored because several authors have been trying to integrate in their works the review current events, prevailing crises, or initiatives under way. Of course, the work of Samir Amin work is appreciated in different ways, as is his

Public commitment. But there is no doubt some consensus about certain points. We have avoided dwelling on clearly separate components because most of the texts adopt the multidimensional approach, combining theory, interpretation, analysis and alternatives. We have tried to circumvent the difficulty by highlighting the principal themes of the presentations in this paper.

Samir Amin has always adopted open materialism as his approach, and socialism, as the perspective for humanity. According to him, the work intellectuals must interact with social movements aimed at initiating transitions towards a world system of post-capitalist societies that is better for peoples than the social-democrat capitalism or Sovietism.

Historical materialism is the dominant theme in two texts. The first text introduces the theory of the democracy of socialist transition from the collapse of Sovietism, developmentalism and the deadlock of social-democracy (P. Casanova) and the second text focuses on a dialogue between Samir and Amilcar Cabral, as a contribution to the archaeology of globalised Marxism (B. Founou). Of course, this theme is covered in general texts such as those of F.Bitache or G. Massiah or in the intellectual biography (A.A. Dieng).

Gustave Massiah defines Samir as a Marxist of the South. Is that important? A South point of view is not only a change of perspective; it is another vision of the world; it consists in starting from the jumbled angle to clarify the whole entity and make it visible. The Third World is therefore an analyser that promotes recognition and understanding of the world as a whole. The relationship between Marxism and the Third World proves to be particularly eventful. It confirms, in its areas of analysis, the universality of Marxism as a fundamental methodological approach to the understanding of societies and their transformation.

The critique of eurocentrism and ethnocentrism is a permanent feature of Samir Amin's philosophy, which is reinforced in the analytic works of T. Dos Santos, A. Quijano and Yash Tandon. Catherine. Coquery-Vidrovitch invites his historian friends of the leftist-French Africanist stock to abandon eurocentrism in their discipline and particularly write a classic history of French colonisation. According to her, they should know that, for having made a rigorous critique of economism and neo-classical thought, thanks to his exquisite knowledge of history, Samir Amin is virtually the

sole French-speaking economist whose analyses take account of Africa's major concerns and misfortunes.

In his intellectual approach, Samir Amin takes the global system in history as the fundamental angle of analysis from where he increasingly permeates through the frontiers of various fields of academic disciplines. His approach is more multidimensional than multidisciplinary. It inspired M. Ben Hammouda who, like Sams Dine Sy, learnt from Samir that the economist must embrace other fields of learning, such as philosophy, political and cultural analysis.

The analysis of the new phase of the really existing capitalism as an imperialist system is the thematic focus of the papers from A. El Kenz, F. P. Nzé-Nguema, Y. Tandon, A. Quijano, J. K. Sundaram, A. Bagchi and A. Fadahunsi. Y. Tandon reproaches the leftist analysts for not crediting the civilisational struggles the importance they deserve; he seems to support the theories posited by S. Huntington. For his part, A. Quijano features the labour-capital relationship as the central theme of his analysis. The globalisation of the labour-capital relationship is a reality; it appeared with the colonisation of America concurrently with the race criterion to categorise human groups. It eventually spread to the rest of the world. Quijano advocates that the works on the formal and informal subjection of labour to capital be placed in a global perspective that takes no account of borders between states. It is therefore discovered that even in centres the classical form of wage labour is not becoming exclusive although it remains dominant. It is also discovered that on the global scale, the classical wage-earning system represented a small minority in the labour force whereas it has been playing a pivotal role since the dawn of capitalism. Quijano's analysis raises a theoretic question: what impact would the free movement of labour have on the capital-labour relationship on the global scale? The analysis of positions ascribed to the Third World and Super Powers at the World Conference Against Racism, held in September 2001 in Durban, is further clarified when replaced in this context (K. Mushakoji). Similarly, one can read A Bedoui's statistical data on paid work in Tunisia for the past forty years as part of this analysis.

In another development, using the concept of procedural democracy, Amiya Bagchi shows that there is no linear democratic tendency in the really existing capitalism : In the States of America, racial discrimination is an obstacle to the legality of citizens in terms of procedures. In India, the caste system and religious fundamentalism are opposed to such legality. Fighting against these plagues means fighting for effective democracy.

The analysis of American hegemony in the really existing capitalism has been an essential feature of Samir Amin's works for some years. The United States' control over the global multilateral financial institutions enables America to destabilise the

economies of Third World countries at will (A. Santos), availing itself of violence perpetrated by American agencies and soldiers, if need be (Fawzy Mansour). I. Wallerstein is sceptical about the effectiveness of the American Government's initiatives against terrorism since the attacks of September 11. With the anti-terrorist doctrine, Africa is enjoying increased importance in the new geo-strategy while African decision-makers continue to apply themselves to the visions and strategies inherited from the past (Sams Dine Sy).

Given the crises of Sovietism, Maoism, developmentalism, capitulation of European social democracy and the emergence of new and more rigorous forms of dependency, disconnection, development and socialism are worth rethinking (P. Casanova). As constantly maintained by Samir Amin, and obviously, the transition from capitalism to socialism will be long and will assume a global dimension. The question as to whether it will necessarily start from the peripheries strongly recurs. But it is common knowledge that the materialisation of the said beginning is contingent on firm consensus among anti-systemic movements capable of fighting against the growing disparity in North-South relations, demanding that commercial relations be subject to democratic control and giving greater importance to the development of each person in the community (F. Houtart). Otherwise, the road is open to false solutions and structural adjustment programmes will continue to create poverty instead of alleviating, if not eradicating it. (A. Sall). The failures of the attempts to disconnect from the periphery, from King Christopher to Sankara, is mainly explained by the exhausting race that their people have to run in order to acquire property that they are inaccessible, as the world is artificially unified but disintegrated when it comes to access to such highly praised and coveted property. (Y. Benot). In South Africa, can the needs and aspirations of the masses that won a resounding victory over the Apartheid regime be addressed without an immediate and wholesale redistribution of wealth and full employment? The debate on African Renaissance initiated in this country is suffering from a poorly defined problem (E. Maloka). And yet, without such redistribution, there will be a further re-compradorisation of ruling classes, as established by G. Nzongola-Ntalaja for the rest of Africa. He concludes that the struggle for a second independence, as demanded by the peoples, is worthwhile. In this regard, P. Guissou invites the modern intellectual elite to take the initiative in fighting for another type of development.

In the 1960s, Samir Amin conducted national, regional and sectoral surveys on Sub-Saharan Africa, the Maghreb and Egypt, which remain authoritative to date. As far back as 1968, he predicted the end of the Ivorian at a time when the GDP beat the growth records (P. Anyang' Nyong'o); to Hein Marais, the evolution of post-apartheid South Africa follows the pessimistic scenario he had forecast before the end of the racist regime. Ali El Kenz maintains that, to understand correctly the ambiguities

characterising Euro-Arab relations, one has to situate them in the analytical perspectives of Samir Amin, the committed observer and relentless critique of the illusions projected by an often-tragic capitalism. The contributions by Ait Amara and A. Bedoui are inspired by this approach. They analyse the disastrous impact of the structural adjustment programmes. But while Bedoui asserts that liberal transition hampers capital accumulation in Tunisia, Ait Amara thinks that it is still possible to construct in Algeria a national economy that is viable internally and resistant to external shocks.

Right from his very first book, Samir Amin showed interest in matters concerning agribusiness and the peasantry. Capitalism's failure to resolve the contradiction between agricultural productivism and the poverty of the peasant masses that constitute more than half the population of humanity finds expression in tragic aspects. Jean Ziegler presents some supporting figures in his advocacy for the enforcement of the right to food, as enshrined in the United Nations Declaration of Human Rights. For his part, Michel Chossudowski shows how the logic of globalised capital leads to famine, in his treatment of the Ethiopian case. S. Prasartset seriously recounts his experience as a committed analyst of the peasant movement in Thailand. In this way, he identifies with one of the main trends of Samir Amin's current orientations and with those of all the members of the Third World Forum and the World Forum for Alternatives, who were determined to make an impact on the World Social Forum at Porto Alegre. J. K. Sundaram proposes to re-introduce the population concept in discussing "agriculture and the peasantry". There is overpopulation when peasant families cannot accommodate more people and emigration becomes the only possible solution. Two factors affect the overpopulated land: land tenure system and the level of needs and aspirations determined by economic globalisation.

Samir Amin considers writing and its dissemination as a public service and therefore does not take exception to copyright. His works have been translated into several languages. Samir Amin can write for an economic or philosophical journal reserved for renowned specialists or for a general readership. He easily moves about for seminars, conferences and meetings with youths. He is ever present in the Maghreb countries where his most widespread works include *The Arab Nation*, *Class and Nation*, and *The Contemporary Maghreb*, published three times in the course of the 1970s. According to a Tunisian statistical survey, Samir Amin is the first reference for students, among thirteen other renowned men of philosophy and culture in the Arab world and beyond; he was even cited before Marx, Ibn Khaldoun and Max Weber. In the Mashreq (East), Samir's work has made a relatively strong impact. Up to the early 1970s, Nasser's regime kept Samir Amin far away from his country and the Egyptian Marxist Left-wing shunned him. But ever since, he has been exerting profound influence in his country's academic circles. Samir Amin wrote 25 works in Arabic

between 1957 and 2000; out of this package, 17 titles have been translated from French or English and 8 were directly written in Arabic (Helmi Shaarawi).

Several contributors speak movingly of the profound impact of their contact with Samir Amin and his work (Aminata Traoré, Chérif Sy, P Guissou, H. Marais, P Anyang, S. D. Sy). K. Mbaya appreciates his pedagogic approach, which encourages free critique, but he regrets the fact that Samir Amin is less present in Sub-Saharan Africa when he was Director of IDEP. Houedete would like to see Samir Amin's work distributed on a larger scale. He is sometimes fascinating to younger minds (J. Oporia-Ekwaro) and was the initiator of a sustained effort to promote interest in development studies (H. Ben Hammouda).

If a large number of economists have been testifying to their intellectual indebtedness to Samir Amin, his influence goes beyond their circle. To Lilyan Fongang Kesteloot, Samir Amin's framework of analyse gives teachers of African literature a better understanding of the difficulties inherent in establishing the basis of literature reflecting national or sub-regional cultural dynamics.

Samir Amin's works are a great contribution to all reflection on the alternative to the established system. The precious aspect of such contribution stems from the guidelines that are highlighted in concrete terms: social commitment, sustained conceptual effort oriented towards the understanding of concrete circumstances, emphasis on the role of practice, the multidimensional vision of the social reality and analysis made at the global level (F. Bictache).

We wish Samir Amin a happy birthday, wishing that he enlightens us further on the current situation of the world, the post-liberal and post-capitalist perspectives, a summary comparable to that of *Unequal Development*.

Bernard FOUNOU-TCHUIGOUA

Sams Dine SY

Amady Aly DIENG

(June, 24, 2002)

* *Contributions are in native language.*

Samir Amin, une contribution majeure à la pensée alternative

FAIRE une pause, réfléchir sur la pensée de Samir Amin, dresser l'inventaire de ce que nous lui devons n'est pas sacrifier à un cérémonial de circonstance. C'est, pensons-nous, dans le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, une obligation intellectuelle et politique de la part de tous ceux qui aspirent à un monde meilleur, moins injuste, moins violent et plus démocratique. Car, désormais, l'alternative au système capitaliste mondial qui régent la planète est réinscrite à l'ordre du jour, au sommet des priorités. Ressurgie des profondeurs obscures, où d'aucuns la croyaient à jamais engloutie, l'alternative redevient une idée-force, sous la poussée des résistances croissantes des forces anti-systémiques. Le dernier épisode de l'état du monde — ce monde-là même qui aurait dû être pacifié et assagi depuis plus d'une décennie, selon le discours dominant —, la confrontation américano-terroriste depuis les attaques du 11 septembre 2001, nous fournit une illustration tragique de la situation d'aberration et de chaos à laquelle il a abouti.

Dans ce contexte, le rôle des «clercs qui ne trahissent pas» (1), au premier rang desquels se place Samir Amin, se révèle crucial, aussi bien dans la résistance intellectuelle opiniâtre à l'hégémonie d'une pensée unique qui tente, par tous les moyens, d'entraver une réflexion différente, que dans l'effort de concevoir les voies de sortie d'un système présenté comme éternel et indépassable. Ce rôle, Samir Amin s'en acquitte en réactivant, en intensifiant la mise en valeur des potentialités du marxisme, qui demeure à ce jour la pièce maîtresse de la pensée socialiste (2). Il le fait en considérant le marxisme, non comme un recueil de réponses exhaustives et définitives aux problèmes, mais comme une problématique. C'est-à-dire une manière spécifique de poser les problèmes, infiniment plus riche par les questions qu'elle permet de soulever que par les quelques réponses qu'elle a permis de fournir (3). Ouverture qui est le signe caractéristique de l'activité à vocation scientifique et la marque distinctive de ce marxisme vivant, critique, non institutionnel.

La contribution de Samir Amin s'inscrit à un moment charnière qui voit simultanément survenir la crise du capitalisme et la crise du socialisme. Une crise du capitalis-

me dans sa forme industrielle avancée que, très tôt, Samir Amin a qualifiée de structurelle, prévoyant à juste titre qu'elle pourrait déboucher sur la refonte du capitalisme. Tout le monde convient aujourd'hui que nous avons affaire à un capitalisme rénové qui a sa spécificité. Une crise du socialisme dans la forme consacrée que lui donna l'expérience soviétique dont Samir Amin a très vite analysé la transformation, nous préparant ainsi à comprendre l'implosion qui la guettait et qui ne fut une surprise — divine ou effroyable — que pour ceux qui n'eurent pas sa perspicacité. Il forgea à cet effet le terme de «soviétisme» pour bien distinguer cette expérience historique du socialisme en général.

Les traits saillants de la démarche de Samir Amin sont tout à la fois ceux d'un marxisme toujours valable et les lignes de force méthodologiques d'une pensée alternative. Cinq points particulièrement méritent, à notre avis, de retenir notre attention : la base axiologique des sciences sociales ; une pratique théorique tournée vers le concret historique ; la pratique sociale, facteur dirigeant ; la globalité de la perspective ; le mondial comme échelle pertinente.

I. La spécificité de la pensée sociale

A l'opposé du courant majoritaire des chercheurs, universitaires, essayistes, technocrates et professionnels des médias qui se disent tous neutres, Samir Amin ne cache pas son engagement. Au contraire de sa discipline d'origine, la science économique, qui se veut la plus exacte des sciences sociales, la plus proche des sciences de la nature, Samir Amin met en doute la scientificité d'une économie «pure», et refuse d'assimiler les sciences sociales aux sciences naturelles. Sa pensée prend corps et consistance dans la confrontation aux problèmes qui assaillent peuples et groupes sociaux, mettant en cause leur bien-être, survie et liberté, et non dans «quelques asiles du monde académique» (4) où s'échafaudent les «sciences pures». L'esprit scientifique doit être mis au service d'une cause, c'est-à-dire d'un projet faisable (la connaissance scientifique, fut-elle relative et toujours inachevée, fournit le critère de cette faisabilité), explicite dans sa dimension éthique incontournable. L'alternative, le darwinisme social, n'est pas seulement inacceptable, il est sans fondement scientifique (5). Cette cause, c'est celle des dominés et des exploités, dont les intérêts sont ignorés ou écrasés par le capitalisme. La meilleure façon de satisfaire à la fois aux critères du vrai et du bien, c'est de se tenir sur le terrain du marxisme, mais pas n'importe lequel. *«Je me situe d'emblée à gauche, au sens que je ne considère ni que le capitalisme constitue la fin de l'histoire, ni même qu'il soit capable de surmonter les contradictions qui le caractérisent spécifiquement (...), je le ferai en m'appuyant sur une lecture du marxisme que je partage certes avec d'autres, mais dont je reconnais qu'elle n'est certainement pas la seule.»* (6). Remarquons qu'il s'engage ainsi dans un sillon profond et bien tracé, en terre marxienne, un sillon qu'on pourrait dire celui de «l'al-

liance de la Philosophie et du Proletariat» (7). A ce titre, il est l'un de ces «combattants de la lutte des classes» dont parlent Paul Sweezy et Léo Huberman (8). Les sciences exactes elles-mêmes ne sont pas à l'abri des valeurs, et la tête des savants est pleine de «philosophie spontanée», mais l'impact axiologique s'alourdit significativement avec les sciences humaines, dans lesquelles le facteur humain, justement, est encore plus prégnant, puisque présent à la fois du côté du «sujet» et de «l'objet». Du coup, les acquis y sont beaucoup plus difficiles à se faire unanimement reconnaître, l'accumulation du savoir est plus précaire et des basculements demeurent à chaque moment possibles. Les propositions théoriques opposées se déploient dans un champ culturel articulé au champ social où se déroule la lutte de classes (9). Le statut de l'étude scientifique ne peut être identique dans les domaines de la nature et de la société. C'est la raison pour laquelle Samir Amin préfère parler de «pensée sociale» et non de science(s) sociale(s) (10).

Cette position participe à un mouvement contemporain de «subjectivation», de revanche sur l'objectivisme et le structuralisme précédemment prévalents. Mais Samir Amin ne la prend qu'à partir de prémisses épistémologiques marxistes qui lui évitent de verser, soit dans une mise en équivalence générale de toutes les valeurs, soit dans un scepticisme vis-à-vis de l'entreprise scientifique ; deux éventualités liées d'ailleurs par un culturalisme sous-jacent. Samir Amin juge ces courants comme «inquiétants», car mettant «en danger» l'idée même d'une théorie sociale, c'est-à-dire d'une reconstruction mentale cohérente de la société. Sans doute, certaines formes du causalisme proposées à une étape antérieure de l'histoire moderne sont-elles définitivement dépassées (...). Mais faut-il pour autant renoncer au concept d'objectivité ? Est-il possible de dire, comme c'est le cas, que la théorie physique des quanta et un quelconque mythe cosmologique de la création, juif ou bororo, sont aussi «vrais» l'un que l'autre, parce que les populations concernées (...) les vivent ou les ont vécues comme des vérités indiscutables ? (11). L'effort de connaissance n'est ni illusoire, ni vain. Il est indispensable. Et dire que la science porte en elle de l'idéologie ne signifie nullement qu'elle soit réductible à de l'idéologie. Epouser la cause des opprimés ne veut pas dire éliminer la science au nom d'une «vérité prolétarienne» définie par l'instance suprême du parti suivant la conjoncture politique, pendant politiciste du scientisme stalinien.

L'entreprise scientifique cherche à expliquer le réel, à le comprendre en construisant un schéma théorique cohérent qui le reproduit en pensée. Mais les différentes pensées sociales n'ont pas le même coefficient de vérité ou de scientificité. L'essence des phénomènes analysés est perçue plus ou moins profondément en fonction du point de vue social assumé. La perspective des dominés offre l'avantage — scientifique — de mettre à nu des contradictions, des failles, des aberrations, en d'autres termes, les limites objectives du capitalisme réel que l'angle de vue des dominants occulte sys-

tématiquement. Les maux du capitalisme d'aujourd'hui, que sont l'inégalité croissante dans la répartition du revenu (entre le Nord et le Sud comme à l'intérieur du Nord et du Sud), les guerres, les génocides, les dévastations écologiques et morales, sont autant de manifestations de l'irrationalité de ce système et de la fausseté de la pensée le légitimant. Ethique et science vont de pair (12).

II. Une pratique théorique tournée vers le concret historique

Samir Amin est fidèle à l'orientation originale du marxisme selon laquelle la conceptualisation est nécessaire pour la saisie du réel, son appropriation théorique (13). Mais c'est d'une conceptualisation spécifique qu'il s'agit, qui se manifeste sous trois angles complémentaires.

D'abord, dans le statut qu'il accorde aux écrits des pères fondateurs, qui découle de sa conception du marxisme comme problématique et non doctrine. Il ne s'agit aucunement de textes sacrés, dont l'invocation suffirait pour élucider les phénomènes actuels. Ce sont des acquis précieux et utiles soumis à une critique méthodologique pour s'assurer de leur validité explicative, au feu des faits toujours nouveaux. Critique qui est menée conformément à la logique de la problématique (14). Les exégèses de «marxologie», comme les appelle Samir Amin, ne le concernent pas (15). Conséquent avec lui-même, il réfute dans les classiques tout ce qu'il considère comme entaché de scientisme, de téléologisme, d'eurocentrisme...

En second lieu et en accord avec ce qui précède, la conceptualisation chez Samir Amin ne se déroule pas en vase clos, mais en interaction constante avec l'activité théorique courante, donc aussi avec des auteurs non marxistes, du moins dans le sens orthodoxe du terme. S'écartant résolument du dogmatisme de la table rase, il renoue avec l'esprit des promoteurs de la problématique marxienne (16), celui que reflète la «théorie des trois sources» qui sont, bien entendu, non marxistes. La nouvelle approche ne naît pas de l'addition mécanique de ces affluents, mais d'un laborieux procès de construction théorique à partir d'un point de vue inédit, celui des dominés (17).

Samir Amin, au fait de la production intellectuelle de son temps, fait référence et s'appuie à l'occasion sur des auteurs tels que Karl Polanyi, Fernand Braudel, les représentants de l'école de «l'économie-monde» dont les contributions lui paraissent essentielles (18). Mais il n'adopte pas telles quelles leurs thèses. C'est à l'état d'éléments que certaines de leurs idées sont incorporées, assimilées à l'explication d'ensemble qu'il construit à partir d'un outillage conceptuel marxien. Il leur reproche, d'ailleurs, leur méconnaissance ou leur abandon de Karl Marx.

Enfin le travail théorique chez Samir Amin a une orientation bien définie : celle de traiter le réel. Il a pour fonction de comprendre le concret historique, d'en fournir une

explication à l'occasion de problèmes réels dont pâtissent les peuples. Le problème des problèmes pour lui, originaire du Sud, c'est d'élucider cette disparité grandissante entre les «développés» et les «sous-développés». La pratique théorique n'est pas une activité détachée du réel. Elle a pour postulats qu'un réel social existe indépendamment d'elle, qu'il peut être connu scientifiquement, que cela est nécessaire pour la solution de problèmes.

Cette position, parfaitement marxienne, refuse à la fois l'idéalisme et l'empirisme, considérés comme doctrines et démarches erronées, mais n'ignore pour autant ni les idées ni les faits. Le défaut de l'idéalisme n'est pas d'élaborer des concepts, mais d'en arriver à considérer le réel comme le résultat de la pensée. L'erreur de l'empirisme n'est pas de se préoccuper de la vue immédiate, mais de croire que celle-ci peut, seule, accéder à l'essence des phénomènes (19). La pratique théorique est une activité indispensable pour percer la vérité du concret historique. Elle le fait par la conceptualisation, au moyen de ses méthodes et procédés, notamment l'abstraction. Celle-ci n'est pas d'une seule pièce, et il existe de nombreux paliers et plusieurs formes d'abstraction. Un mouvement s'instaure au cours du procès théorique entre les concepts simples et les concepts plus composés, plus riches de déterminations. Ces derniers ne sont pas plus abstraits, mais plus proches du concret réel par leur qualité de concret pensé. Les faits visibles signalent le concret réel, mais ne peuvent l'embrasser, car il n'est pas, dans sa totalité, un objet saisissable par la perception directe (20). L'entreprise scientifique découvre des «lois» ou des «généralisations» qui reconnaissent sous la prolixité des apparences des unités essentielles pertinentes. Cependant ces généralisations ne doivent pas être aléatoires, arbitraires, mais correspondre à des ensembles homogènes spécifiques de phénomènes. Ainsi du capitalisme auquel rend compte le concept de mode de production capitaliste. *«La méthode de Marx est supérieure précisément parce qu'elle situe l'abstraction au niveau qu'il convient. L'idée de mode de production restituée à l'histoire sa dimension concrète réelle. A ce niveau, on découvre l'importance et la nature de la coupure capitaliste.»* (21). Ce niveau approprié d'abstraction est à la fois structurel dans sa globalité sociétale et historique, il recouvre ce que Marx appelle un *«tout concret déjà donné»* (22). Mais ce niveau d'abstraction comporte des paliers. Le concept de mode de production est indispensable, mais insuffisant pour l'appréhension d'une société déterminée. Il faut lui ajouter le concept de formation sociale, situé à un autre palier. Ce dernier est plus riche en déterminations, plus apte à reproduire théoriquement un concret historique donné (23).

C'est à ce palier notamment que se déploie la contribution théorique de Samir Amin. Le capitalisme, chez lui, s'appréhende dans le contexte de formations sociales historiques. Il s'agit toujours d'un *«capitalisme réellement existant»*. Il distingue les formations capitalistes *«périphériques»* des formations capitalistes *«centrales»*. A la *«loi*

de la valeur», propre au niveau le plus élevé d'abstraction du concept de mode de production, il fait correspondre la «loi de la valeur mondialisée», localisée au palier correspondant à celui des formations sociales. Il parle de «mode de production tributaire», mais traite surtout des formations tributaires, concept qui rompt avec la théorie des «cinq stades», consacrée par le stalinisme, coupable d'eurocentrisme et d'insuffisance conceptuelle, car fondée exclusivement sur le seul concept de mode de production (24).

III. La pratique sociale, facteur dirigeant

Considérer l'activité théorique à la fois comme consistante et nécessaire d'un côté, et de l'autre, située de plain pied dans le champ social, au cœur de sa conflictualité, orientée vers la saisie du concret historique, dénote une démarche d'ensemble qui ne peut être indifférente vis-à-vis de la pratique sociale qui lui accorde même un rôle directeur. Nous avons là une préoccupation très actuelle de la pensée sociale où se dégage un souci affiché pour le «sujet», sa liberté, sa créativité, qui se manifestent à travers son «action», son «agir».

Mais Samir Amin ne pense la pratique que dans le contexte de la problématique marxienne, loin de l'individualisme méthodologique remis à l'honneur aujourd'hui par de telles tendances. Il se rallie à une orientation maîtresse du marxisme critique, non institutionnalisé qui trouve ses lettres de noblesse dans les «Thèses sur Feuerbach» (25). Dans les écrits des pères fondateurs, l'accent est tantôt mis sur l'efficacité des structures, tantôt sur les pratiques, sans qu'aucun exposé synthétique ne vienne expliciter leur place respective. Les «objectivistes» sont enclins à allouer au développement des forces productives un rôle clé, tandis que les «subjectivistes» s'en remettent plutôt à la conscience et à l'organisation du prolétariat. Il est évident que la différence de situation — détenir le pouvoir ou aspirer à le conquérir — est de nature à privilégier soit la logique de reproduction, soit celle de transformation. Samir Amin, penseur indépendant de tout establishment, considère, avons-nous vu, que le monde a grand besoin d'être changé. Bien plus, la modernité consiste pour lui à prendre conscience que le propre des humains est leur propension à forger une société qui réponde à leurs aspirations (26). *«Désormais, l'Homme est appelé à savoir qu'il fait son histoire, qu'il peut et même doit la faire, et pour cela choisir.»* (27). Cette disposition, une fois éclose chez les peuples, a tendance à s'affermir davantage (28). C'est là toute une dimension de lutte de classes, de créativité sociale, une source de sens (29), qui se démarque nettement de l'abattement, du parti-pris de l'indifférence et du scepticisme ambiants secrétés par le post-modernisme ou le néo-modernisme. C'est aussi le contraire de la posture de l'aliénation, thème très présent chez Samir Amin, comme il l'est d'habitude dans le courant du marxisme critique (30). *«L'histoire n'est pas façonnée unilatéralement par la seule loi de l'accumulation. Son cheminement est façonné par le conflit entre cette loi et la logique de*

sa *négation*» (31). L'intervention des peuples, leur action lucide, leur résistance sont d'autant plus significatives et nécessaires qu'aucune fatalité intrinsèque ne condamne le capitalisme à s'effondrer de lui-même, et que celui-ci, émancipé de toute entrave ou contre-poids, conduit l'espèce humaine à l'auto-destruction, au chaos et à l'apartheid généralisé. Tant et si bien que la thèse de la «fin de l'histoire» ne pourrait s'avérer juste que si elle signifiait la fin de l'humanité par le fait du capitalisme (32). Jamais l'entreprise de créer un monde meilleur n'a été aussi vitale, la modernité aussi actuelle qu'aujourd'hui, moment où les contradictions du capitalisme atteignent leur paroxysme. Samir Amin, penseur par excellence de l'alternative au système capitaliste mondial, ne peut être qu'attentif au rôle de la pratique créatrice politique et idéologique. Il rappelle le choix mis en exergue par Rosa Luxemburg, «socialisme ou barbarie». Le socialisme ne s'imposera pas comme une force de la nature inéluctablement, mais sa possibilité se posera, au terme d'une longue transition, grâce à une conscience lucide, une stratégie adéquate et une pratique politique et culturelle réussie (33).

Mais la pratique sociale n'est pas seulement une force transformatrice du réel. Elle est aussi une composante essentielle de l'acte cognitif, un constituant indispensable de l'activité théorique. Elle est un point de contact entre l'ordre réel et l'ordre théorique, relais incontournable dans l'élaboration conceptuelle. C'est par la confrontation avec la réalité — à travers la pratique sociale — que les concepts s'affinent, s'approfondissent, se valident ou au contraire s'étiolent et s'invalident. «*La Théorie est Histoire, la théorie n'est pas la découverte de lois historiques antérieures à l'histoire elle-même.*» (34). Et c'est pourquoi Amin parle de théories invalidées par l'histoire. C'est pourquoi son attention est rivée aux faits, ces «faits têtus» dont parlait Lénine, pas seulement situés au début, ceux que le procès théorique rencontre comme données observables, mais en son cours même, sous la forme de réaction des pratiques sociales à l'explication proposée. C'est de cette façon que se dégagent les «leçons de l'histoire» (35). La vérité d'un phénomène social — d'ailleurs jamais véritablement définitive — n'est pas rapidement acquise (36). On peut dire que, selon le niveau et le contenu des pratiques sociales, la «vérité» du capitalisme sera, soit une parenthèse dans l'évolution des sociétés humaines vers une civilisation supérieure, soit l'antichambre menant à leur décadence (37).

IV. La perspective globale du sociétal

Adhérer à la problématique marxienne qui confère explicitement un statut particulier à l'économique, considérer la pratique théorique comme indispensable et les pratiques politique et culturelle comme éminemment efficaces sont des touches successives qui nous éclairent sur la nature de la perspective que Samir Amin adopte, du fait social, du sociétal. Il s'agit d'une vue globale pluridimensionnelle et non partielle ou unidimensionnelle.

L'économique est la base de la formation sociale, il «commande en dernier ressort les rapports sociaux», dit Samir Amin ; mais il n'est l'instance dominante que sous le capitalisme (38), faisant de la sorte en passant, sans s'y appesantir, une distinction entre les notions clés de «détermination en dernière instance» et «dominance» ou «rôle principal» (39). La coupure qualitative qui sépare âge tributaire et âge capitaliste tient dans le renversement de dominance entre «l'infrastructure économique» et la «superstructure politique et idéologique». Renversement qui se répercute dans le changement de la forme d'aliénation qui imprègne la formation sociale. Aliénation culturelle (métaphysique) dans les sociétés tributaires, aliénation économique dans les sociétés capitalistes. Dans celles-ci, la loi de la valeur exerce ses effets sur tous les aspects de la vie sociale, et pas seulement dans le domaine économique (40). Or l'aliénation — toute aliénation — n'est pas un fait d'économie mais de conscience, d'idéologie. C'est dire l'importance de l'idéologique dans le fonctionnement du capitalisme. *«Le capitalisme ne se réduit certainement pas à sa dimension économique (...). Ses dimensions idéologiques — la singularité de l'aliénation économique, et avec elle l'affirmation de l'autonomie de la vie économique et sa dominance sur les autres instances — constituent tout autant des éléments inséparables du mode de production capitaliste, que je ne réduis pas au statut d'une structure économique, comme cela est souvent le cas dans les textes de la Vulgate.»* (41). La dominance d'une instance ne signifie pas la suppression des autres (42).

L'aliénation économique est la source d'une tournure de pensée particulière, l'économicisme, qui considère que tous les aspects non économiques peuvent se réduire, pour l'essentiel, à l'économique, qui devient prévalent, de ce fait, dans l'explication. Samir Amin défend une vision non economiciste qu'il trouve chez Marx et soutient, avec justesse, que l'économicisme n'est pas typiquement marxiste comme le prétendent les idéologues du capitalisme, mais bien spécifiquement capitaliste. La spécificité du marxisme, au contraire, consiste dans la volonté de s'affranchir de l'économicisme. Orientation originale et originelle, qui sera néanmoins renversée dans la gauche européenne et le marxisme soviétique, et que rendit éloquentement l'impératif du «développement des forces productives». (43).

Dès lors, pour Samir Amin, tous les niveaux ou aspects de la réalité sociale sont agissants et efficaces, chacun fonctionnant selon une logique qui lui est propre. Les différentes logiques ne sont pas forcément compatibles ou complémentaires. La «concomitance», comme il l'appelle, est pour tout dire exceptionnelle. Elle a joué en Europe et a permis de résoudre la contradiction des formations tributaires dans cette région, opposant les éléments proto-capitalistes aux structures tributaires, par le passage au capitalisme. En Europe, les vecteurs proto-capitalistes économiques — que l'on retrouve ailleurs — ont bénéficié du concours de facteurs culturels et politiques favorables à leur maturation. Une convergence qui n'a pas eu lieu dans les autres par-

tés du monde, en raison des caractéristiques de leurs formations tributaires, plus achevées, plus centralisées. Renaissance, Réforme, philosophie des Lumières, monarchie absolue, Etat national bourgeois, «territorialisme» ou aire de souveraineté capitaliste, expansion extérieure, éventuellement colonialisme sont autant de phénomènes non économiques qui ont joué un rôle irremplaçable dans la réussite de la transition, puis dans la consolidation du capitalisme (44). D'où la notion de «sous-détermination», en contre-feux de la «surdétermination» althussérienne (45).

Aussi l'économie «pure» est une absurdité. L'économique est inséparable du politique et du culturel. La supériorité du matérialisme historique vient du fait, pour Amin, qu'il ne se réduit pas à une économie politique, qu'il en est justement la critique comme l'annonçait Marx, qu'il ne prend pas en compte les seuls facteurs économiques, mais tous les autres aussi. Signalons comment cette perspective globalisée correspond au palier théorique où se situe le concept de formation sociale (46). La théorie de l'économie a été en partie faite par Marx, mais, bien entendu, reste à jamais inachevée. Les contributions des premiers promoteurs pour ce qui a trait au politique et au culturel sont nettement insuffisantes, même si elles demeurent, à ce jour, plus convaincantes et prometteuses que celles de leurs adversaires intellectuels (47). Ici, les apports de Polanyi et de Braudel s'apprécient à leur juste valeur, lorsqu'ils mettent en évidence l'importance du politique dans le fonctionnement du capitalisme réellement existant, et non de celui échafaudé par l'idéologie libérale. Sans Etat, avec le seul marché, le capitalisme va à sa perdition (48). Ainsi donc, «*la question centrale de méthode [c'est] la question de la loi de la valeur et du rapport loi économique du système capitaliste/fonctionnement de son politique*»(49).

Samir Amin tire la conclusion et la formule : le mode de production capitaliste, réduit à ses mécanismes économiques et à sa seule logique économique intrinsèque, n'est pas viable. L'exploitation et la surexploitation des travailleurs provoqueraient une surproduction inutilisable et la stagnation. Le capitalisme paradoxalement s'en sort au moyen de la lutte des classes, qu'elle soit le fait de celles qu'il opprime ou de celles qu'il privilégie. La lutte des dominés lui impose l'augmentation des salaires parallèlement à celle de la productivité. La lutte des dominants est multiforme : lutte des fractions, des couches et des catégories à l'intérieur de la classe dominante, entre cette dernière et les groupes intermédiaires, luttes aussi entre classes dominantes rivales de formations sociales différentes en compétition. C'est ainsi que sont perçues les recompositions des blocs hégémoniques, les guerres, l'expansionnisme où se manifeste l'efficace des facteurs non économiques. De même que les innovations techniques, saisies sous l'angle culturel (50).

De 1945 à 1990, la période de croissance exceptionnelle qu'a connue le monde a reposé, d'après Samir Amin, sur trois piliers qui sont trois démentis à l'idéologie libérale. L'Etat social-démocrate à l'Ouest, l'Etat soviétiste à l'Est, l'Etat développementaliste

au Sud, témoignent, chacun à sa façon, de la positivité de l'interventionnisme étatique. Depuis, l'efficace du politique et du culturel a continué à s'affirmer dans un sens ou dans un autre. A partir de 1990, dans la nouvelle phase du capitalisme, l'étiollement de l'Etat national, non relayé par la mise en place d'une instance politique mondiale, est corollaire d'un désordre grandissant et d'une violence croissante. Ce déficit d'organisation politique, d'après Samir Amin, entrave l'instauration consolidée d'une nouvelle phase d'accumulation. D'un autre côté, les avantages politiques, militaires, culturels permettent aux puissances centrales du système de pérenniser la suprématie du Nord et de renouveler la forme de la polarisation «développement/sous-développement», au moyen des «cinq monopoles» non relevables de l'économie (technologies de pointe, flux financiers, libre accès aux ressources naturelles de la planète tout entière, communications et médias, armements de destruction massive). A l'intérieur du monde capitaliste développé, les Etats-Unis maintiennent leur hégémonie grâce à leur supériorité politique et militaire (51). La gestion de la crise occasionnée par les attaques du 11 septembre 2001 aux Etats Unis en constitue une illustration exemplaire.

Un rôle majeur est reconnu au politique, et surtout au culturel dans sa conception de la transition au socialisme qui se démarque de celle du marxisme historique. D'où l'importance d'une stratégie politique de la part des forces anti-systémiques, articulée sur un projet de civilisation nouvelle libérée de l'aliénation économique : «*En l'absence d'une révolution culturelle (...), il n'y a pas de révolution sociale possible*» (52). «*Le socialisme n'a de sens que s'il se propose une civilisation autre que celle produite par le capitalisme.*» (53). Le dépassement du «capitalisme sans capitalistes», ou des premières formes de socialisme restées asservies à l'économicisme, commence à partir de germes déjà existants sous le capitalisme (notions de société dispensatrice de sens, d'individualité, de démocratie...), mais qui demeurent embryonnaires et déformés en raison de l'aliénation économique. Nous avons là, semble-t-il, une réactualisation intéressante de la conception gramscienne de lutte idéologique de longue durée, visant à édifier une culture nouvelle imbibant tout le tissu social, nettement distincte de la vision léninienne du «subjectif», centrée surtout sur la mise sur pied d'un parti de genre nouveau.

Mais refusant tout déterminisme unilatéral, Samir Amin n'est pas prêt à succomber aux charmes du culturalisme très prisé à l'heure actuelle, ni à se joindre au chœur chantant les mérites de la sociologie compréhensive de facture wéberienne. Le culturalisme, énorme nuage de fumée, occulte les vrais enjeux et défis et embrume la conscience. Il est «*le plus grave des dangers*», avertit Samir Amin (54), et cela avant les événements du 11 septembre 2001. L'option culturaliste, écrit-il, est tolérée et même encouragée, car elle dévoie le mouvement contestataire de sa trajectoire, l'engageant dans des fausses batailles pour mieux s'assurer sa défaite.

Dominance du culturel et rejet du culturalisme sont compatibles sur la base de la distinction épistémologique entre les notions de «détermination en dernière instance» allouée à l'économique, et «d'instance dominante» pouvant revenir au culturel dans telle ou telle phase du développement des formations sociales. Si Samir Amin ne conceptualise pas cet aspect, il le signale significativement quand il démythifie la notion de «culture occidentale» prisée par les culturalismes de tous bords, et parle, à juste titre, de culture capitaliste qui a eu pour première aire historique de déploiement l'Europe et ses prolongements (55).

V. Le mondial comme échelle pertinente

La globalité de perspective, qui enjoint d'envisager le tout social dans toutes ses déterminations, et une conceptualisation tournée vers le concret historique, celui des formations sociales réellement existantes, sont des orientations qui impliquent la prise en compte des relations extérieures. Aspect qui devient au même titre que l'économique, le politique et le culturel une composante de la société concrète considérée (56). Les rapports entre les formations sociales ne sont pas, pour Samir Amin, superfétatoires ou négligeables, comme ils pourraient l'être au palier du concept de mode de production. Ils peuvent se révéler essentiels dans le fonctionnement des formations sociales. Ce faisant, Amin rejette un choix à faire entre contexte interne ou externe et opte pour la saisie de leur rapport dialectique (57).

A l'époque des formations tributaires, le commerce lointain joue un rôle notable. A tel point, que pour certaines d'entre elles, il est un mécanisme clé d'extraction du surplus et un facteur indispensable pour la compréhension des ressorts de leur prospérité ou de leur ruine. C'est le cas des «formations tributaires mercantiles», comme il les appelle. Les sociétés du Moyen-Orient, plaque tournante entre l'Inde, la Chine d'un côté, l'Europe, l'Afrique de l'autre, en sont une illustration parfaite. Ce sont les rapports extérieurs qui freinent le déclin de cette région. La formation des Etats du Sahel, l'essor des villes italiennes s'expliquent surtout par les échanges. De même, en Asie centrale, région de passage entre la Chine et le Moyen-Orient, ce sont les flux commerciaux qui se tiennent derrière et soutiennent les «formations urbaines mercantiles» florissantes qui s'y développent (58).

Le facteur «relations extérieures» devient encore plus substantiel sous le capitalisme, dans la mesure où ces relations constituent une dimension immanente de son fonctionnement. C'est avec le capitalisme que se constitue, d'après Samir Amin, un système mondial au vrai sens du mot, du moins dans son acception moderne. Déjà, durant la période transitoire mercantiliste, les périphéries sont mises en place et fonctionnent. Le déploiement, sur le plan mondial, se confirme avec la consolidation du capitalisme dans sa phase industrielle. La constitution du système mondial est l'un des traits de la spécificité de la coupure capitaliste. Tant et si bien, que, pour Samir Amin,